

20 FÉVRIER 1964

26 FÉVRIER 1964

## Lettre à une provinciale

J E viens de lire dans l'excellente revue qu'est *La Nouvelle Critique* la transcription d'un colloque auquel participèrent deux écrivains d'art J. Rollin et M. Troche, ainsi que les peintres J. Picart-le-Doux, Jean-Milbau, Pichette et J.-P. Jouffroy. Le sujet de l'entretien : *Les œuvres exposées à la troisième Biennale de Paris expriment-elles notre époque ?*

J'ai admiré, sans être convaincu, les propos de ces éloquents prospecteurs du néant et leur obstination à découvrir des messages dans cette pâte internationale sans levain qui est dispensatrice de dégoût et d'ennui, non seulement dans les œuvres de nos Biennales, mais dans maintes autres révélations du désordre esthétique de notre temps. Quand l'esprit tourne à tous les vents, l'art ne peut trouver ni assises, ni signification. L'esprit ne cherche alors un aliment que dans une surenchère de la petite sensation individuelle.

Pourquoi chercher à découvrir quoi que ce soit d'autre dans le charabia fourni par les tours d'ivoire où se mijotent les ratatouilles de la non-figuration et d'allusions au réel non moins décevantes ?

Pourquoi essayer d'y voir, par exemple, des signes de l'angoisse des hommes de notre temps devant le péril atomique ou des promesses de vertus civiques ?

On discutait déjà, avant 1930, de « l'inquiétude » (ou de l'impuissance) des artistes d'alors, tandis que l'art s'eslisait dans les déserts peuplés de larves mal peintes par les Tanguy, Sous-Tanguy et par les Dali, émules de Bouguereau ou de Boecklin.

Si les œuvres de la Troisième Biennale, comme des précédentes, doivent représenter notre époque, en plus de la complaisance à l'absurde ou au monstrueux d'un public de snobs et d'analphabètes spéculateurs, c'est bien l'obstination de la majorité des artistes à considérer l'étude de l'art de peindre comme une nécessité caduque. Et cette question primordiale de la connaissance du métier ne fut qu'effleurée par MM. J. Milbau et J. Picart-le-Doux dans le colloque de *La Nouvelle Critique*.

par George BESSON